

Un retour à la φιλία (philia)

Je voudrais revenir sur un certain nombre de remarques de Frederic Dahan et de Pierre Pitigliano. Pour aller vite je ferai appel à ma mémoire. Les malentendus, dans ce cas, sont aussi instructifs que les intuitions prometteuses. En un mot, je vais probablement leur faire dire ce qu'ils n'ont pas dit, mais rien n'indique que ce sera au détriment de leur travail. La question tournait, chez l'un comme chez l'autre, autour d'un *dire sans dit* et de l'*hypothèse de Dieu*. J'y reviens par un autre biais.

<i>L'exil et la crainte</i>	<i>01</i>
<i>Familiarité</i>	<i>03</i>
<i>Le saint et l'ouverture</i>	<i>05</i>
<i>Enthousiasme et dérégulation</i>	<i>06</i>
<i>Prédicativité et récursivité</i>	<i>07</i>
<i>Le savoir absolu</i>	<i>08</i>
<i>La φιλία</i>	<i>09</i>
<i>Les gens</i>	<i>11</i>
<i>Télévision</i>	<i>13</i>
<i>Le nom propre</i>	<i>13</i>
<i>Belzébuth</i>	<i>16</i>
<i>Conclusion</i>	<i>17</i>

L'exil et la crainte

Depuis longtemps l'*exil* se présente comme une pierre d'angle chez Frederic Dahan. Ce n'est pas le trahir que de souligner que c'est certainement le rempart le plus efficace contre l'*errance*¹ et les coagulations prédicatives qu'elle entraîne. Le *retour d'exil* met fin à cette période historique, mais en devient le commentaire inépuisable. L'exil est donc pérennisé et universalisé sans que pour autant on puisse y trouver une anthropologie. L'expérience n'est pas réservée aux juifs. La multitude y renonce. Seule une multitude acceptera de l'entendre.²

Dans une livraison plus récente Frederic Dahan insiste sur le terme *Juif*, lequel devient un nom, sans qu'on ait à repérer le juif historiquement ou dans sa subjectivité individuelle. A mon sens ce nom est le nom de ce qui assure l'exil, surtout si une méditation sur l'écrit m'éloigne de moi-même et des comforts d'un dogmatisme vulgaire.

¹ - Le thème du *juif errant* est probablement la construction antisémite la plus incisive pour minimiser l'exil.

² - Cf Benoît XVI dans sa controverse avec les évêques allemands.

Les moments de certitude ne sont pas endommagés, mais ils soulagent sans recours à la fatuité, ni même à la familiarité des évidences.

Cette question est encore plus radicale que cette autre : " *Qui est juif ?* ". Laquelle pourtant reste pertinente. Historiquement cet embarras est toujours productif : " *L'ennui c'est que vous n'êtes pas juifs !* " dira Lacan à ceux qui prononceront une *excommunication majeure* contre lui, en rappelant le sort qui fut réservé à Spinoza.

Dans le christianisme, et notamment le catholicisme, clignote d'une autre manière ce qui assure la dérouté³ et évite les chemins tout tracés. L'exégèse est différente dans une religion de la parole : *ipsa verba, ipsissima verba*, c'est le critère principal. La relation à l'écrit est différente, et le passage par le dogme inévitable. La discussion est de savoir si c'est le dogme ou l'ignorance de son usage qui plombe la rigidité du discours. Autant dire que l'assomption de ne pas se retrouver familier avec soi-même passe par d'autres chicanes.

Très rapidement on peut dire qu'au début tout se passa entre pharisiens. Jésus de Nazareth est très certainement pharisien :

- Il est baptisé d'un baptême de purification par Jean le Baptiste comme un grand nombre de pharisiens de son époque. Oscar Culmann en fait un dissident du Baptiste, ce que les évangélistes gommeront soigneusement.
- Il ne rencontre parmi ses détracteurs que des pharisiens.
- Tout son enseignement repose sur des questions qui n'étaient soulevées que par l'élite de l'époque. Que faire avec les samaritains qui n'ont pas connu l'exil, l'amour de l'ennemi, la simplification de la loi ... etc ...
- La querelle porte certainement sur les titres christologiques.

On peut penser que cette ambiance culturelle, toute imprégnée de dérouté, se prolonge après lui :

- Il mourut en poussant un grand cri.
- Je remets mon esprit.
- Les femmes au tombeau : *Elles ne dirent rien à personne car elles avaient peur*. εφοβουντο γαρ : phobie.

Dans les temps apostoliques, l'abandon de la circoncision n'est un scandale que si on l'accentue. Paul ne baptise pas n'importe qui. Ce sont des prosélytes. La diaspora était prospère. On y rencontraient des gens sous influence juive qui ne demandaient pas la circoncision, et la question ne se posait pas pour eux. Mais ils étaient, comme leurs maîtres ou leurs alliés, en attente messianique. D'où l'importante querelle du premier concile de Jérusalem (Pierre inquiet de la position de Paul ...). Si ce scandale ne reste pas actuel on n'y comprend rien : comment préserver un judaïsme déroutant ?

³ - La psychanalyse ne vise pas l'égarement ni surtout la remise en cause systématique. Elle consacre au contraire le *bien dit* et l'oblige à la répétition de son déploiement. Les chemins qu'il emprunte sont alors *déroutants*.

La phrase la plus radicalement athée de Lacan désigne le catholicisme : " *La religion catholique est la vraie religion !* ". D'un revers de main on peut la renverser et en faire une religion de la vérité. Tout le développement récent de René Lew contre *l'hypothèse de Dieu* semble aller dans ce sens. Un discours qui ne serait pas récuratif mène au pire, à l'inquisition par exemple.

Le catholicisme court un risque permanent et très précis : oublier la crainte qu'inspire le réel. Un judaïsme préservé l'en préserve.

Familiarité

Ne pas être *familier à soi-même* est une licence verbale qui à la fois tente de décrire un état de conscience comme le supposerait une approche psychologisante, tout en se démarquant aussitôt de cette tentative.

L'émotion esthétique, la déroute existentielle, ou encore le ravissement spirituel, peuvent et doivent à l'occasion se présenter dans la radicalité d'un vécu inoubliable. Il n'est pas question de les édulcorer ou de négliger leur intensité sous prétexte que le ressenti pourrait injecter un mensonge chez les protagonistes, y compris chez celui qui témoigne de cet envahissement.

Ceci dit il convient de ne pas ignorer les imperceptibles torsions de la parole lesquelles, à bien des égards, témoignent à chaque fois d'un choix fondamental au regard de la responsabilité. C'est là probablement que la question de la liberté est la plus palpable. C'est dans la répétition - à entendre ici comme la répétition d'un orchestre - que se manifeste un peu à la fois ce qui était là depuis toujours, une insistance du récuratif malgré la tranquille hégémonie du prédicatif.

A tel ou tel endroit Lacan souligne qu'une logique prédicative ne convient pas à la praxis analytique. Son développement, implicite ou explicite, favorise alors une récurativité qui laisse entendre une dimension subversive de la vérité. Mais cette opposition méritait d'être explicitement didactique et méthodique. C'est là manifestement que se situe le caractère irradiant de l'enseignement de René Lew. En parlant massivement de *l'imprédictivité et de la récurativité* de la psychanalyse, il ne préconise pas un état d'esprit que l'on serait vite tenté de confondre avec les vertus de la remise en cause. Au contraire il oblige à des choix rhétoriques et institutionnels, au sens où il convient d'apporter des *explications* là où d'autres ne s'embarrassent jamais.

En ce sens rien ne nous incite à croire que nous pourrions lire à livre ouvert les moments prometteurs de nos énoncés. On voit parfois des psychanalystes, soucieux de tenir une parole *rebondissante*, ne se permettre que des phrases interrogatives ou volontairement énigmatiques, voire jouer systématiquement sur les homophonies signifiantes. Or l'approche ne se fait que sur le long terme ou, si l'on veut, dans le registre de la répétition.

On peut, par exemple, imaginer une homélie pontificale, à ce point décapante qu'elle en deviendrait franciscaine, invoquer et provoquer des engouements mobilisateurs. Serait-elle récurrente qu'elle ne serait pas ipso facto répétitive. Sans qu'on puisse l'accuser de radotage, elle serait pourtant la matière même d'une logique prédicative, celle de la religion.

Dans le champ du marxisme, là où la prétention au renouveau de la pensée est manifeste depuis la *Libération*, Lacan sera très incisif :

" Une science économique inspirée du Capital ne conduit pas nécessairement à en user comme pouvoir de révolution, et l'histoire semble exiger d'autres secours qu'une dialectique prédicative. "4

On serait tenté de faire l'inventaire des différents vecteurs que nous rencontrons. D'un côté la religion et la politique seraient immanquablement limitées à des progressions prédicatives. Fort heureusement viendrait à la recousse une position psychanalytique tout emprunte des respirations de la *signifiante*. Aux ministres de ce discours il faudrait adresser cet hommage et cette mise en garde :

" Vous êtes le sel de la terre ; mais si le sel a perdu sa saveur, avec quoi sera-t-il salé ? Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors et à être foulé aux pieds par les hommes " .5

Sorties de leur contexte, ces oppositions semblent manifestes chez René Lew. Or on peut penser qu'elles ne sont là que pour broser à grands traits un tableau. Le mouvement proposé va plutôt en sens inverse. C'est le lien social qui est toujours visé. Chaque progression n'est réursive que grâce à sa *proximité*⁶ avec telle autre, quand on peut mesurer l'hétérogénéité de chacune. Nous sommes très au-delà d'un *dialogue*, ou de la simple *disputatio* rectificatrice, même si - et surtout si - le débat public peut en prendre les formes. Il n'y a pas d'inconscient collectif, mais on n'est pas non plus *inconscient* dans l'isolement.

La logique qui est à l'oeuvre n'est pas immédiatement repérable dans tel ou tel énoncé. Pour qu'elle serve il faut néanmoins que les efforts rhétoriques viennent se lover dans les bruissements du *collectif*. Lorsque Frederic Dahan remarque que le collectif est encore à venir, on ne peut que souscrire à cette préoccupation. L'entreprise est toujours à reprendre et une communauté de travail comme *Dimensions* ne peut que revenir sur le chantier. Il n'en est pas moins vrai que Freud n'a toujours écrit qu'en gardant en perspective les difficultés qu'ils rencontrait dans sa pratique et auprès de ses proches. De même Lacan dans son *Séminaire* a toujours été attentif aux cheminements que prenait

⁴ - Lacan. La science et la vérité. Écrits p.869

⁵ - Matthieu 5:13

⁶ - Je suis encore mal à l'aise avec la notion de *littoral*.

son enseignement dans son public. Les questions implicites et explicites de ses analysants guidaient ses propos.

En ce sens on peut penser que le collectif n'est pas un but à atteindre mais qu'il se construit régulièrement quand il se veut concentré sur cette recommandation lacanienne :

" C'est la logique qui fait ici office d'ombilic du sujet, et la logique en tant qu'elle n'est nullement logique liée aux contingences d'une grammaire "7

Le saint et l'ouverture

Dernièrement Frederic Dahan insistait sur le *saint*. On ne sait pas où ça le mène. On sait au moins qu'il se prépare à une mort plus éprouvante que celle du plus grand nombre. On peut même s'amuser à penser que les salauds meurent plus facilement : dans les aventures de Bob Morane, les bandits ne se voient pas mourir ...

La jouissance du saint est intéressante en tant que telle dans la mesure où nous ne sommes étrangers à aucune variante de l'aventure humaine. Mais dans le champ de la psychanalyse elle devient presque l'outil de la transmissibilité.

L'important est de repérer des *gens* qui s'avancent vers la mort en en faisant l'occasion de se départir de toute évidence, y compris de celle du trou noir. *Jusqu'où irez-vous dans l'amour du néant !*⁸. La distinction entre la pulsion de mort et la mort est toujours à rappeler, à ceci près qu'elles ne sont pas étrangères l'une à l'autre. Le travail de déconstruction de la pulsion de mort doit également être à l'oeuvre dans la mort trop évidemment massive. *La mort est un acte de foi* (Lacan), mais nous ne savons pas ce que nous craignons le plus, le divin ou la mort. Une chose est certaine : une posture (et non une *position*) qui prétendrait au courage ultime, celui de regarder la mort en face, peut être l'occasion d'édulcorer la crainte du divin ou, si l'on préfère du réel. C'est trop viril.

Récemment pierre Pitigliano proposa cette heureuse formule :

Voici les coordonnées du malaise : je considère que la question " *Y a-t-il un dire sans dit ?* " doit rester ouverte. J'entends bien qu'une réponse trop vite positive nous précipiterait dans la mystique. Mais qui peut répondre négativement, autrement qu'à fonder la psychanalyse en dogme ?

A y regarder de près il n'est pas sur une troisième position agnostique. Il en invente une quatrième : la question d'un *dire sans dit* est l'autre nom de l'ouverture.

⁷ - Lacan. La science et la vérité. Écrits p.861

⁸ - Psaume 4

- Ni faire partie des croyants qui vont se précipiter vers des énoncés prédicatifs.
- Ni faire partie des incroyants qui peuvent s'éloigner de la crainte du réel.
- Ni faire partie des agnostiques qui se privent d'une grande partie d'eux-mêmes.

Quand tout le champ des possibles semble saturé, une quatrième place se propose :

- Faire des trouvailles qui alimentent le croyant, l'incroyant ou l'agnostique que j'aurais pu être dans la superbe.

Mais alors se pose la question de la dérélition. Si l'on veut c'est l'état que subit (?) celui qui a mené une déconstruction suffisamment radicale - et non ultime. C'est un terme laïque, même s'il est plus courant dans la littérature spirituelle. Mais il faut surtout insister sur la qualité de ce qui fut avancé un peu à la fois pour en arriver là. Les petits mystiques du dix-neuvième siècle représentent une bonne propédeutique : Jean-Marie Vianney, Charles de Foucauld, Thérèse de Lisieux. Tous sont passés par la *nuit de la foi*. Il ne s'agit pas de passer par une épreuve venue de l'extérieur de laquelle on pourrait sortir.

Une continuité moebienne est ici la bienvenue. Ce que j'ai *bien dit* de la foi sert aussitôt la qualité de l'incroyance qui maintenant m'anime, sans que je puisse reléguer définitivement les formules de la croyance qui l'avaient appelée. A bien des égards ce sont les mêmes énoncés. A chaque tour, les deux positions favorisent un agnosticisme qui n'en est pas un puisqu'il est l'autre nom d'une dialectique inépuisable.

En passant plutôt par la spiritualité grecque, comme le fait Lacan, on bénéficie d'un certain soulagement culturel. Les grecs nous sont très étrangers et, dans ces conditions, on peut plus facilement saisir que les *dieux font partie du réel*.

Enthousiasme et dérélition

La question se pose de la **théorie** et de l'**enthousiasme**. La recherche du divin - ou du moins de l'essentiel - ne peut se départir d'un *endieusement* grâce auquel la jouissance reste une préoccupation dans nos débats. On peut aussi parler de joie ou de réjouissance.

Avec René Lew on peut se demander s'il n'y a pas qu'une seule jouissance, la jouissance phallique. Dans la mesure où il n'y a pas d'Autre, il n'y a pas de jouissance de l'Autre. Il n'a probablement pas tort de calmer le jeu et de faire barrage à deux jouissances d'autant plus mystérieuses qu'elles se présenteraient comme hétérogènes. Après tout *exister pour l'autre* est également une invitation à exister destinée à cet autre. Ceci dit, il convient de garder cette thématique car les formules de Lacan sont souvent radicales. On peut penser que c'est là un *frayage* de René Lew d'atténuer un emballement dans la première vague des commentaires lacaniens.

En tout cas il n'est pas question de se *priver* de la dérélition sous prétexte que Lacan est passeur de Marx ! La dérélition est un terme fréquent chez les confesseurs : " *Vous êtes dans la dérélition. Continuez ce que vous avez à faire !* ". Ce n'est pas un état d'âme. Ce n'est pas un terme isolé, descriptif et psychologique. Elle est absence de ravissement (je préfère le terme de *rapto* à celui d'*extase* trop vite associé à une mystique repérable). Pas de ravissement sans dérélition, pas de dérélition sans ravissement. Elle n'est accessible qu'à ceux qui pressentent le ravissement. Certains on toujours connu la dérélition. D'autres meurent dans la dérélition.

Dans un registre mythique l'enfant - ou l'enfant qui est en nous - a connu, dans ce que l'on appelle *son premier cri*, la dérélition. Il dit, confronté à das Ding hallucinée, c'est à dire impliquée par le signifiant : " *Il y a quelque chose ! Et ça vaut la peine !* ". Il dit oui et non : *bejahung* et *ausstossung*. En disant oui, il avoue sa vocation imprévisible à l'incommensurable et insupportable réel.

Le fait que Thérèse de Lisieux meurt à l'infirmerie de son couvent en se tournant vers la Vierge, et en souriant, n'est pas un critère. Toutes les jeunes femmes de son temps et de son milieu social en faisaient autant. L'apaisement des derniers instants ne nous renseigne pas. En revanche qu'elle fasse une distinction entre la foi et la croyance peut être médité : " *Ce que je veux croire* " écrivait-elle, devant le *mur* qui se dressait entre elle et ce qu'elle appelait le *Paradis*. Rien ne dit qu'elle était sortie de la dérélition, mais ce qu'elle a énoncé peut servir au voisin.

Prédicativité et récursivité

Tout ceci n'est que bondieuseries dans la mesure où nous frôlons la psychanalyse appliquée. Il ne s'agit pas de savoir si la psychanalyse est compatible avec la foi (Dans le style *Psychanalyse et religion*). En ce domaine notre discipline est plutôt bonne fille. En revanche le seul fait de distinguer la foi de la croyance laisse supposer que les énoncés de la la foi ne sont pas étouffés par la croyance, même si ses énoncés commencent par un *credo*.

Et la question doit encore subir une autre torsion. L'évocation du *credo* suppose que l'on puisse dire *je crois* ou *je ne crois pas*. En revanche la foi est toujours la foi du voisin. Si je parle de la mienne c'est toujours pour pointer une inconsistance : *La faiblesse de ma foi*. On a l'air un peu bête à dire : *J'ai la foi*. C'est là une tradition insistante qui empêche d'être familier avec soi-même. Rien ne nous autorise à balayer la tradition sous prétexte qu'elle serait d'emblée un boulet.

En fait la question qui concerne les analystes est de savoir si, malgré des énoncés franchement prédicatifs, on peut trouver des traces de récursivité. Ceci changerait beaucoup notre approche du dogme et l'usage que nous pourrions en faire dans le champ de la psychanalyse. Il n'est pas question de n'avoir que des avancées déconcertantes et de faire preuve de vigilance : " *Je suis d'accord avec toi sur ce point, mais là je*

m'éloigne de toi ! ". Surgirait un retour inattendu, celui de la *correction fraternelle*. A coup sûr l'ennui serait au rendez-vous, dans une dialectique dégradée du quotidien.

On peut même penser que cette manière de dialoguer, pourtant inévitable et nécessaire, ferait obstacle à la passe, si elle devenait la carte forcée du discours institutionnel. Le passant attend un retour mais ne passe pas un examen. En revanche, si ce qu'il avance le soutient effectivement dans l'assomption de la castration, il peut s'entendre dire : "*Si tu dis ça, alors il semble que ça peut aller jusque là ... "*

Le dogme renvoie moins à ce qu'il faut croire qu'à ce qu'il faut dire et ne pas dire. Le concile de Nicée est instructif sur ce point. Les arianistes soutenaient que le Saint-Esprit procédait du Père par le Fils. Ils cherchaient une hiérarchie. Pour ne pas être inquiétés certains avaient renoncé à cette affirmation, mais ne disaient pas que l'Esprit procédait du Père et du Fils. La formule dogmatique fut donc la suivante : "*Ceux qui disent que l'Esprit procède du Père par le Fils, qu'ils soient anathèmes. Ceux qui ne disent pas qu'il procède du Père et du Fils (Filioque), qu'ils soient anathèmes ! "*

" Avant d'accentuer les impasses d'un tel mystère [*De Deo Uno et Trino*] c'est la nécessité de son articulation qui pour la pensée est salubre et à laquelle elle doit se mesurer.

Les questions doivent être prises au niveau où le dogme achoppe en hérésies, - et la question du *Filioque* me paraît pouvoir être traitée en termes topologiques."⁹

On est loin d'une revendication du droit à l'hérésie sous prétexte que le dogme est aliénant. Ici les arianistes proposaient une image explicative et conforme au *vécu* de la Trinité. Et c'est le dogme qui maintient l'embaras.

Chez Lacan, les "*Il y a ...*" ou les "*Il n'y a pas ...*" prennent des allures dogmatiques sans pour autant refermer le travail. Ces affirmations constituent au contraire les conditions d'un travail dans le collectif.

Le savoir absolu

En revanche la préoccupation de Frederic Dahan qui voit dans les dernières livraisons de René Lew un éventuel hégélianisme s'orientant vers les tentations d'un *savoir absolu* reste entière. D'autant que ce qui pourrait s'organiser comme *organon* serait tout à fait compatible avec les positions du philosophe.

C'est un fait que si le *collectif* est à venir il n'y a pas de critères définitifs pour dire si les avancées de René Lew favorisent l'hétérogénéité de chaque passe ou si elles nous entraînent dans une aventure groupale. C'est donc par touches successives, et certainement pas en prenant le contre-pied de Frederic Dahan, qu'on peut suggérer d'autres approches.

⁹ - Lacan. La science et la vérité. Écrits p. 873

Il faut admettre en effet qu'une opposition trop franche entre le prédicatif et le récursif ne nous éloignerait pas des vieux démons. Dire non au prédicatif n'implique pas que le oui au récursif soit univoque et transparent, et pour tout dire immédiatement prometteur. La farandole des concepts explorant les logiques récursives ne nous assure pas d'emblée une position psychanalytique.

On pourrait dire qu'il y faut une éthique, mais l'expression est douteuse. Elle laisse entendre qu'une éthique est nécessaire à la psychanalyse, alors que de part en part celle-ci est une éthique, mieux, une *praxis*, une mise en oeuvre des embarras de l'amour.

Toute la production de René Lew ne serait en effet que *foutraque* si elle ne suggérait que la recherche inlassable de ceux qui se croient *mariés à la vérité*. L'individu compte peu, même quand il prétend admettre toutes les critiques. Cette attitude, au demeurant mondaine, pourrait bien servir un hégélianisme échevelé.

On peut suggérer que le savoir absolu hégélien ne vise pas la totalité définitive du savoir, ni même un cheminement assuré qui permettrait d'engranger systématiquement le savoir, mais plutôt un état du savoir qui serait absolument du savoir. Les textes de René Lew sont-ils préservés de cette impasse ?

La φιλία

C'est en se déplaçant légèrement des formules de Frederic Dahan qu'il est possible de mesurer l'importance du *point d'orgue* qu'il soutient. Les mots manquaient à ceux qui éprouvaient, de temps en temps, un certain malaise. Il ne convient pas d'imaginer si, à tel ou tel moment, René Lew est saisi par l'ivresse de la vérité. Ce qui compte c'est l'effet produit chez ceux qui le lisent.

Or on trouve un axe, et un seul suffira, qui épargne probablement à cet enseignement la qualification d'un savoir absolu : une référence régulière à la φιλία d'Aristote. Il ne s'agit plus de frayage, mais de réintroduire explicitement dans le lacanisme ce que Lacan avait volontairement mis à l'écart.

Comment recevons-nous cette insistance ? Une lecture académique ne suffira pas. Il importe ici de préciser comment dans chaque travail de passe s'inscrit ce retour à la φιλία. Dans cet exercice il devient légitime de laisser de côté tel ou tel point de doctrine. Sans trahir on peut transfigurer et ne suivre qu'un fil. Il s'agit moins de chercher l'originalité que de saisir comment on vient se nicher dans un enseignement où l'auteur ne s'efface pas mais disparaît. Le style est rude et pourtant les concepts et les développements, une fois assimilés, sont particulièrement accueillants. On peut les utiliser aussitôt sans risquer le plagiat. Quand une citation s'impose, elle est méthodologique. Cet accueil est-il l'indice d'un hégélianisme confortable, ou la *mise en oeuvre* de l'acte analytique soucieux de l'hétérogénéité de chaque entreprise ?

Au cours des siècles la *φιλία* s'était confondue avec l'amour chrétien et les malentendus auraient fait florès. La raison était suffisante pour que Lacan n'insiste pas trop. Mais on peut penser que l'enseignement de René Lew ne se contente pas de réinjecter une notion injustement maltraitée. C'est toute la question du lien social qu'il cherche à mettre en branle et rappelle que la passe n'est pas instituée pour faire passer les idées et attribuer au savoir une aura encombrante.

La passe suppose au contraire d'être traversée entièrement par une problématique de la présence, comme si l'être saisi par le langage était confronté à un choix radical. Soit il se laisse entraîner par la présence *mana* qu'imprime le *Potlatch*, soit il se réjouit de la présence de l'être aimé sans tenir compte de ce qu'il peut apporter.

" Observons donc bien ce qui objecte à conférer à notre signifiant S(A barré) le sens du Mana ou d'un quelconque de ses congénères. C'est que nous ne saurons nous contenter de l'articuler de la misère du fait social, fût-il traqué jusque dans un prétendu fait total. "¹⁰

Lacan a bien souvent dénoncé le lien social qui ne convenait pas à la psychanalyse, un lien tout emprunt de lutte pour le prestige et la reconnaissance. C'est même dans ce registre que son ironie fut la plus cuisante. Mais il faut bien se garder d'une ambiance moralisatrice d'autant plus tolérable que l'aisance verbale la recouvrait. Malgré les apparences nous ne sommes pas en présence d'une anthropologie négative, décevante mais commode.

Pour peser calmement l'importance de cette situation qui s'impose à tous depuis la nuit des temps, il suffit de saisir combien les protagonistes s'efforcent d'atténuer les effets déplorables de ces rituels. Dans le milieu analytique ces attitudes volontaristes ne sont pas sans bénéfiques. Et pourtant, malgré les efforts, l'essentiel ne se transmet pas. Les biens produits sont inutilisables car la présence *mana*, la présence innommable du voisin, encombre l'objet livré.

Dans ce contexte introduire la *φιλία* n'est en aucun cas un appel idéaliste à la fraternisation. C'est l'envers du *potlatch* ! L'être aimé est attendu pour sa seule présence sans que l'on tienne compte de ce qu'il apporte. En ce sens, ce qu'il produit n'est pas envahi par sa présence *mana*. Il n'arrive pas nécessairement sans rien, mais les biens qu'il propose garde, au contraire, la trace de son embarras. Il n'y a rien de paradoxal à soutenir que plus il produit, plus il donne l'impression d'arriver les mains vides.

Dans le *Potlatch* circule un savoir que l'on pourrait qualifier d'absolu : « *Je sais que tu sais que je sais que ma production t'a écrasé ! Sans même te dérouter ! En t'imposant au contraire de ne pas bouger !* ». Le donateur se résume à ce savoir triomphant et statique qui en fait un être foncièrement encombrant.

¹⁰ - Lacan. Subversion du sujet et dialectique du désir. Écrits p. 820

Au contraire l'être aimé est embarrassant, et l'on peut comprendre que la *φιλία* touche aussi bien l'amour que l'amitié. Mais ce rapprochement ne va pas de soi, tant nous sommes accoutumés à distinguer la solidité de l'amitié des inconstances de l'amour. L'association n'est possible que si l'on remet en valeur les racines palpitantes de la *praxis* pour lui retrouver la pointe fine de sa fonction : la mise en oeuvre des *πραγματα*, des embarras de l'amour, voire de ses *chichis*.

On peut certainement relire le séminaire VIII *Le transfert* dans un autre registre que celui auquel nous étions habitués. Une exploration des complications de l'amour nous introduit aux complexités et aux promesses du transfert analytique ! Mais c'est aussi l'occasion d'accentuer la perplexité nécessaire à la passe. L'arrivée d'Alcibiade n'est pas seulement l'apparition d'une grande folle qui nous enseignerait le quotidien des passions. On peut le propulser au niveau d'un personnage logiquement repérable. En se plaçant au Banquet entre Agathon et Socrate, il oblige chaque participant à se déplacer ...

Ce point anecdotique est suffisant pour avoir une image présentable de l'extrême délicatesse du lien social qu'exige la passe. On peut même aller plus loin et supposer que si la passe fait transiter du savoir, c'est un savoir qui sait éminemment qu'il est l'intelligence même du lien social. Il insinue que l'hétérogénéité n'a pas grand chose à voir avec l'énumération des différences que cultivent les membres d'un groupe. Si ce n'était que ça on pourrait alors se féliciter continuellement de la singularité de chaque livraison et faire son marché tout en se congratulant régulièrement ...

En fait l'hétérogénéité est une capacité à l'altération sans dégradation ni trahison. Chaque saint voit sa sainteté devenir autrement transmissible, voire méconnaissable, quand se met à briller une autre sainteté juste à côté de lui. Cette lumière ne fait d'ombre à aucune lumière mais les transforme toutes : " *Plus on est de saints plus on rit ...* " dira Lacan dans *Télévision*.

La *disputatio* est toujours possible, mais elle n'est plus un ressort institutionnel.

Les gens

Il reste que par un autre biais il faut maintenir la préoccupation de Pierre Pitigliano : comment éviter de *se précipiter dans la mystique* ? L'humour de Lacan ne suffira pas et l'attention portée à l'hétérogénéité de chaque passe ne nous préserve pas d'une *communion des saints* lénifiée et lénifiante. Se profilerait une communauté de destins qui manquerait l'enthousiasme au profit d'une ardeur peu recommandable.

C'est que cet enthousiasme est très éloigné d'un engouement et ne doit jamais se départir de son cousinage étymologique avec la théorie. Dans cette perspective l'enseignement de René Lew suppose une torsion laïque supplémentaire. Ce n'est possible qu'en proposant un fil de lecture - un seul - et s'y tenir sans ignorer que d'autres sont possibles.

Reprendre chaque concept de la psychanalyse, chez Freud comme chez Lacan, ne négliger aucune piste soulevée par la discipline et unifier l'ensemble, sans en faire un tout, dans une logique susceptible de vivifier l'épistémologie, alimentera sans aucun doute les appétits encyclopédiques. Mais tout ceci serait peu de choses si le lecteur n'y trouvait pas une pierre d'angle, ou plutôt un plan en entonnoir lequel, en dernière instance, ne laisserait filtrer qu'une injonction.

Dans *La recherche du temps perdu* on s'étonne parfois de rencontrer une phrase toute simple, d'autant plus impérative qu'elle semble transparente. Dans la production qui nous intéresse on se retrouve *Gros-Jean comme devant*¹¹ avec cette invitation : " *Il faut s'occuper des gens* ". Tout ça pour ça !

Mais qui sont ces gens ? Les exclus et les fous ? Oui, sans aucun doute, car la psychanalyse est présente au malaise. Cependant cette réponse politisée peut très bien s'empêcher de remonter en amont et de saisir en quoi notre discipline est politique. Sociologues et historiens ne nous seraient d'aucun recours. Mieux vaut renverser l'ordre des raisons et examiner comment et pourquoi le *collectif* doit s'occuper de ceux qui sont embarrassés, souvent à leur insu, par les questions inévitables de la transmissibilité. On est en droit de penser que Lacan fut trop ironique, ou du moins que ce ton ne passe plus aujourd'hui. *Faire groupe, faire colle*, ou encore la *nomination réciproque* ne sont pas des attitudes blâmables. Elles ne sont que des impasses sur lesquelles il convient de revenir dans la mesure où elles représentent une carte forcée. En ce sens l'intuition de Frederic Dahan insistant sur un collectif qui doit advenir trouve tout son poids quand on suppose qu'il est quand même à l'oeuvre.

Rien ne nous interdit de supposer que cette phrase, volontairement banale fut ciselée au mot près. *S'occuper* n'allait pas de soi. Ce verbe est pourtant le vecteur d'une position radicale. Il laisse entendre que se *préoccuper* relève d'une présence plus attentive que celle que suppose *l'inquiétude*. C'est vrai dans l'inquiétude ravageante des ascendants dirigée vers leurs descendants. C'est encore vrai chez les amants ou les époux. La φιλία s'en trouve bridée.

La φιλία présente l'avantage de ne pas dresser une barrière infranchissable entre l'amour et l'amitié. *S'occuper de sa femme* ou de *son homme* laisse entendre qu'au-delà de l'amour passion se trouve un amour passionnant. A plusieurs reprises Lacan eut recours à ce genre d'expressions. Dans le registre de la cure, de la passe et du cartel cet amour n'étouffe pas le *désir de l'analyste*. Au contraire, il accentue son secret dans la mesure où il n'a pas à ce soucier des effusions ni des débordements. En revanche la *ferveur* reste très proche de l'enthousiasme et ne peut être négligée. Le psychanalyste reste l'amant, l'εραστής. Le long développement de Lacan, dans le séminaire VIII *Le transfert*, sur les

¹¹ - Autrefois, un Gros-Jean était un rustre ou un niais. Et devant était compris comme avant. Un Gros-Jean qui n'arrivait pas à comprendre quelque chose, même après qu'on lui eut donné des informations susceptibles de l'aider, était donc aussi stupide après qu'avant.

différentes places qu'occuperont Patrocle et Achille est particulièrement profitable à ce sujet.

Télévision

Dans ces conditions rien de ce que dit Lacan dans *Télévision* sur la sainteté ne peut être laissé de côté. On peut cependant remarquer un ton, sinon ironique, du moins provoquant qui pourrait prêter à confusion.

Il convient d'abord de remarquer que la sainteté n'est pas un état, encore moins un idéal à atteindre. Quel que soit l'ordre religieux choisi, le novice qui avoue naïvement qu'il voudrait être un saint est aussitôt rabroué. C'est la meilleure manière d'éviter cette épreuve. La sainteté est une nomination *post mortem* destinée aux vivants. Leur est seulement indiquée une transmissibilité plus éloquente et exceptionnelle. Mais au paradis, pour parler le vocabulaire de cette culture spécifique, il n'y a pas de places privilégiées. Seuls les *pauvres* verront Dieu. Thérèse de Lisieux aurait pu mourir dans les années cinquante après être devenue une emmerdeuse acariâtre. C'est à tel moment que l'on *s'occupe* d'elle et que le travail de ce qui la travaillait est considéré comme sanctifiant.

Dans une conversation privée qui remonte maintenant à plus de quinze ans, Conrad De Meester (OCD) avait eu cette curieuse remarque : " *la sainteté est un charisme supplémentaire* ". C'est que le charisme n'est pas une qualité enfouie qu'il conviendrait de faire fructifier. C'est également une nomination. Dans l'Eglise primitive on disait de celui-ci ou de celui-là qu'il avait le charisme de l'éducation, de la guérison des malades ou de l'accueil des pauvres. " *Pour nous il est ça !* ", et non " *Il a ça en lui !* ".

Lors de sa querelle avec Accoyer Jacques-Alain Miller avait dit en substance " *Laissez donc les thérapeutes tranquilles et laissez chacun à son charisme !* ". Ce n'est pas un vampire fou qui se trompe à chaque fois qu'il ouvre la bouche. Après tout, la phrase semblait anodine. Mais René Lew en profita aussitôt pour rectifier sévèrement cette sortie. On peut s'en étonner, à ceci près que le charisme avait pris ici une acception triviale et témoignait d'un contresens. Il fallait maintenir que le saint *décharite*, qu'il disparaît sans s'effacer.

Le nom propre

Reste la question du *petit-je-ne-sais-quoi* qui ne peut être écartée. On doit pouvoir le rapprocher du symptôme, cette insaisissable manière d'être qui m'empêchait d'exister et qui, dans une laborieuse alchimie de la parole répétitive, advient comme synthome.

Or si on noue à trois parce qu'on savait nouer à quatre, le quatre peut se résorber au trois, en gardant les traces du quatre dans le savoir du nouage à trois. Dans ces

conditions on serait en présence de quelqu'un qui dirait d'autant mieux " *je* " qu'il ne parlerait plus de lui.

La passe n'est pas un témoignage. Certains repères biographiques sont certainement indispensables pour le passeur mais, en dernière instance, le passant ne parle pas de lui. Non qu'il arrive avec son dossier théorique : " *Voici mon schématisme !* ". Pour s'y retrouver lui-même il devra *témoigner* de ce qu'il a vécu et ressenti. Mais déjà à cette place, il peut convoquer une intuition nouvelle, non plus celle qui consiste à dire ce qu'il a ressenti dans sa relation au réel, mais celle plus incisive qui prétend qu'il a une manière bien à lui de faire surgir le réel.

Il dit d'autant mieux " *je* " qu'il ne parle plus en son nom propre. Si le noeud à quatre peut se résorber en noeud à trois, il convient de garder en mémoire que le quatrième rond désigne aussi bien le Nom-du-Père que le symptôme. S'il ne faut surtout pas renoncer au souvenir de sa filiation - on ne produit pas des frayages sans se référer à telle ou telle production antérieure - on peut penser que certains moments de parole peuvent se passer d'une problématique du nom.

Das Ding relève du cri ! C'est une pierre d'angle dans l'approche lacanienne de la Chose. Le premier cri de l'enfant, celui qui vient de naître à la maternité, celui qui est toujours présent quand nos paroles ne peuvent ignorer le cri, a bien déjà un nom, celui qu'en principe on avait prévu pour lui. On peut même ajouter que le Nom-du-Père est déjà une énigme pour son entourage dans la mesure où la mère viendra se lover dans das Ding et, si l'on veut, l'incarner. Mais les différents temps explicatifs ne nous autorisent pas à court-circuiter les différents temps de qualité de la parole.

Quand nous disons " *Il y a quelque chose ! Et ça vaut la peine !* " ce n'est pas à proprement parler un message. Ni jaculatoire, ni incontrôlable, c'est quand même un énoncé nécessaire et impérieux qui décline la seule position possible : dire oui et non à la fois. Il s'agit moins de s'adresser à quelqu'un que d'*évoquer* dans le désert un réel toujours *révoqué*, porteur cependant d'une telle énigme qu'il est source de *convocation*. On doit pouvoir parler d'une transcendance prisonnière du signifiant. Là où tout nous pousse à supporter quelque chose venu d'ailleurs, l'articulation signifiante dicte une *émotion*. Qu'elle soit à peine perceptible ou bouleversante, cette émotion est toujours de même nature. L'intensité compte pour peu, et c'est toujours une *é-motion*, un temps d'arrêt dont il faut tenir compte.

Si, à bien des égards, il convient de retenir que nous ne sommes pas tous confrontés au même réel, il est quand même nécessaire de maintenir l'expression *du réel*. Non un background commun à tous, mais un temps qui représente un passage forcé de la parole réduite au cri. Si l'on veut c'est un appel, mais un appel antérieur à l'adresse. L'enfant ne parle pas de sa nostalgie du placenta. *Les morts ne savent pas qu'ils sont morts*, et lui-même ne témoigne pas de cette expérience de la mort qu'il a connue. Non en en faisant le deuil, mais en l'ignorant, du moins au moment où il est mobilisé par son jugement

d'existence. Même si ses ascendants l'attendaient, le signifiant, lui, ne l'attendait pas. Ni l'un ni l'autre n'étaient faits l'un pour l'autre, car il n'y a pas de nature calculatrice les préparant à une rencontre. Il n'y a dans le symbolique rien qui puisse éviter ce *trou*.

La préoccupation de Pierre Pitigliano trouve encore ici tout son écho : " *Comment ne pas se précipiter dans la mystique ?* ". Très curieusement, on pourrait suggérer que ce n'est pas en maintenant une place étrangère à la mystique qu'on peut s'en passer, surtout quand c'est dicté par un appel impérieux de l'athéisme, tout aussi énigmatique que cette prétendue *poire pour la soif* dont on accrédite souvent la foi. C'est, au contraire, en prétendant que rien des *ravissements* de la vie spirituelle n'est inaccessible à ceux qui ne croient pas. La religion n'a produit aucune *chasse gardée* proposant à ses ouailles des expériences que les autres ne pourraient pas connaître. Sans doute cette faiblesse est-elle une force. Dès les récits de la *sortie d'Egypte* on savait déjà que Moïse était moins bon magicien que les prêtres de Pharaon ...

Cependant il y a moyen de prétendre à une vie qui brûle, de produire une *phlogistique*, une théorie de la combustion capable de parler autrement de la mort. La compagnie de quelques poètes et l'apprentissage des transports artistiques ne suffiront pas. La question se hisse d'elle-même à un autre registre. Et de manière tout à fait inattendue s'ouvre l'injonction sur laquelle il convient de buter : " *Il faut s'occuper des gens !* ".

Leur situation est effectivement préoccupante. Tous - et pas un n'échappe à cette épreuve fût-elle infinitésimale - sont confrontés à une vérité oraculaire : " *Moi la vérité je parle !* ". Ils se retrouvent propulsés dans un contexte que Lacan avait qualifié de présocratique. Ils ne savaient pas qu'ils avaient demandé ça ! C'est un temps où le sujet est d'autant plus quelqu'un qu'il est quelque chose : une voix.

Evitons de dire qu'il jouit du réel, comme en claquant des doigts. Il ne jouit qu'en en parlant bien et, cette fois, en s'adressant aux autres. C'est là que la transmutation de la dérélition en ravissement peut se produire. En ce sens on peut admettre avec René Lew que la jouissance est toujours phallique, qu'elle est jouissance d'exister pour l'autre. *J'ouis-du-sens* seulement s'il est destiné à quelques uns qui pourraient m'entendre, mieux qui pourront éventuellement y trouver du grain à moudre. Il n'y a pas de jouissance mystique isolée.¹² En revanche, les confesseurs qui, dans le secret, se retrouvent confrontés à des illuminés prétendant que Dieu ou la Sainte Vierge leur parlent, répondent aussitôt : " *N'en dites rien à personne ! Gardez cela pour vous et demandez la grâce de saisir de mieux en mieux ce qui vous arrive !* ". C'est insuffisant mais cette pastorale est instructive ...

Aucune ironie dans tout cela. On doit s'occuper des gens car ils passent tous par un risque spécifique, celui qui réduirait la jouissance à un objet de revendication.

¹²- On n'allume point une lampe pour la mettre sous le boisseau ; mais on la met sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. (Saint Matthieu, ch. V, v. 15.)

Belzébuth

A ce titre le commentaire lacanien du *Diable amoureux* est d'autant plus instructif si l'on ne s'attarde pas seulement sur le *Che vuoi ?* de Belzébuth, mais aussi sur la réponse immédiate d'Alvare : " *Je veux jouir !* ". Il convient d'amplifier cet énoncé et de le déplier. " *Je te réponds que je veux jouir car je fais la supposition qu'en toi réside un savoir de la jouissance. Tu peux me faire accéder à cette jouissance dans la mesure où tu représentes pour moi celui qui, en dernière instance, jouit !* ". En fait, il est plus difficile qu'il n'y paraît de passer du *Che vuoi ?* au *Que me veut-il ?*. On peut rester des années sous l'argument d'autorité lacanien et prétendre comme allant de soi que le *Che vuoi ?* est insupportable et qu'il se referme aussitôt dans l'aliénation plus confortable du *Que me veut-il ?*. On risque alors de passer sa vie à s'imaginer que la finalité de l'analyse consiste à savoir un jour tenir le coup devant l'Autre.¹³

Dans ces conditions, on peut partager les énoncés provocants de René Lew qui souligne en substance : " *Il n'y a pas de jouissance de l'Autre dans la mesure où il n'y a pas d'Autre* ". Ni dieu grec, ni Dieu chuchotant comme un mendiant, ni même un architecte prévoyant une rencontre de l'Homme avec son langage, personne n'est au rendez-vous. Si, au contraire, une de ces trois figures du divin venait à se présenter à ce moment-là, inmanquablement elle viendrait s'encaster dans celle du Père de la Horde Primitive, celui qu'il faut tuer pour y entendre quelque chose à la jouissance.

Enfin seul ! Dès la naissance au langage, ou plus précisément sans que l'on ait à calculer le moment de cette révélation, se profile cette bonne nouvelle de l'inconsistance de l'Autre tracassant. Cette finalité de l'analyse est descriptible, encore qu'il soit impossible de dire où cela mène l'analysant. Une chose est certaine, dans la mesure où la certitude est un versant de la castration : il existe des moments durant lesquels la vie n'a rien à reprocher à la vie, pas même la mort. Moment ultime d'une éventuelle apothéose, cette autre manière de dire la mort conditionne la question de la sainteté. Ni le croyant, ni l'incroyant, ni l'agnostique ne sont *autorisés* à l'éviter.

Dans ces conditions - et avec l'humour auquel les membres de *Dimensions* sont initiés - on peut admettre que les éboueurs peuvent devenir psychanalystes, même s'ils sont aussi stupides que les pys et les philosophes. Il faut cependant y mettre une condition : qu'ils sachent y faire avec le *déchet* et que dans leur regard on rencontre des yeux brûlés par une *obscure clarté*.¹⁴

¹³ - Je dois ce développement sur le *Diable amoureux* à un travail que je partage à Lille avec Anne-Claire Duez et Benoît Laurie. Les remarques de ce dernier ont été déterminantes.

¹⁴ - Ruysbroeck l'Admirable.

Conclusion

Les pages qui précèdent s'appuyaient sur les récentes livraisons de Frédéric Dahan et de Pierre Pitigliano. L'un et l'autre avait compris que la question d'un *dire sans dit* soulevée par René Lew visait un dire exceptionnel.

Or, à contresens peut-être, on pouvait entendre cet embarras sur une octave bien plus basse. Y-a-t-il dans tout ce que charrient nos propos un dire, lequel restant en jachère, ne trouve pas son dit. Non pas de l'ineffable ou de l'indicible mais une interrogation qui ne buterait que sur des énoncés infidèles, très au-delà des maladresses palpitanes de nos efforts.

Si la psychanalyse ne sert pas que les rabats-joie, si au contraire elle promeut une indiscutable jouissance de la solitude, on ne sait pas à qui dire merci, ni même s'il faut le dire. Brusquement l'*action de grâce*¹⁵ devient un truc encombrant. L'expression elle-même est irrecevable et ne trouve pas son écho dans un sursaut de laïcisation. A moins de la ramener à la dette paternelle, en supposant qu'elle supporterait cette réduction ...

En lui-même le problème ne présente guère d'intérêt. Mais il met en évidence que la question d'un *dire sans dit* ne rassemble pas sur la même aire des protagonistes prêts à débattre. L'intérêt pourtant de cette épine est de montrer que dans une institution on a vite tendance à penser que les interrogations se formulent presque de la même manière pour chacun des participants, et que certains prendront telle voie alors que d'autres suivront un autre chemin. Sur l'air bien connu de *ceux qui croient au ciel* et *ceux qui n'y croient pas* !¹⁶

Or, contrairement à ce que s' imagine volontiers un développement laïcisé, la question de l'action de grâce est massive. Elle maintient la jouissance de la solitude dans un embarras qui la préserve d'un glissement érotomaniaque.

Ce n'est qu'un exemple. Remarquons seulement qu'il suffirait de passer au pluriel et les *dirés sans dits* deviendraient des fantômes venant hanter les institutions et favoriser les effets de colle.

¹⁵ - J'ignore comment traduire cette expression dans un vocabulaire judaïsant.

¹⁶ - Dans ce contexte, il me faut préciser que mes références ne font de Frédéric Dahan ni un croyant, ni un incroyant. On y entend régulièrement des palpitations bibliques, au demeurant laïcisées. C'est le privilège d'une inlassable judéité.